

Une baraque, c'est un petit bâtiment, une hutte faite de planches et assurant un confort très relatif à ceux qui l'habitent. Par dérision, une maison mal entretenue et en état de délabrement plus ou moins avancé est appelée une baraque. Cependant, une baraque, c'est déjà mieux qu'une « cagna », terme que le dictionnaire ignore mais qui désigne un simple abri dans lequel il est possible de se réfugier. Chez nous on dit « cagnai », mais par là, on entend expressément, non pas une construction extérieure, mais un recoin quelconque, un réduit dans les combles d'une vieille maison où l'on serre des antiquités de tous genres, des outils, et vivement appréciés par les enfants les jours de pluie pour y faire « à la cache ».

Mais « Derrière-le-Risoud », c'est-à-dire sur le versant français de cette montagne, à quelques centaines de mètres de la frontière, sur l'alpage nommé le Chalet-Brûlé, une immensité dont il faut des heures pour faire le tour, il existe un lieu nommé « Les baraques », parce que, il y a bien des dizaines d'années déjà, on y a construit une série de baraques contiguës destinées à loger des bûcherons. Il paraît que le premier habitant était originaire de la même localité que Jules Grévy, président défunt de la République française. Et à quelqu'un qui demandait au bûcheron s'il avait connu son illustre compatriote, il répondit sans autre : « mais oui, nous sommes du même âge et nous habitons porte à porte ! »

Le site des baraques est charmant et gentil à contempler. Que l'on se figure une combe, donc un vallon au relief très accentué, habillée d'un fin gazon qui prend au printemps une teinte d'un vert infiniment délicat. Des bois ténébreux l'enserrent et limitent étroitement l'horizon de l'observateur. Quoi ! une grande baignoire, mieux, une clairière, vraie perle rayonnant de vert et perdue au milieu d'un monde chaotique de rocs et de laisines, dominée par un manteau de sapins sévères.

Cette combe des Baraques devait être jadis une prairie fourragère. En effet, des vestiges de murs en pierres sèches attestent la vérité de cette assertion. Pas bien loin, du reste, se voient les ruines d'une habitation ancienne de caractère semi-permanent, car le Pré-des-Baraques occupe une étendue trop faible pour que l'on puisse supposer qu'une famille ait pu vivre de son rendement. Sans doute ses occupants y habitaient l'été, l'automne et le pré-hiver jusqu'au moment où la production fourragère épuisée, ils regagnaient leur demeure principale située plus bas.

Ce régime d'existence semi-nomade de nos voisins français a survécu pour nombre d'entre eux jusque avant et pendant la guerre. D'autre part la majorité des chalets d'alpage de la région étaient autrefois des fermes, des habitations plus ou moins permanentes. Le meilleur du pâturage actuel était en nature de prés, et dans ces chalets on reconnaît facilement grange, étable et pièces habitées à une époque depuis longtemps révolue. Aujourd'hui on se représente

avec peine les conditions d'existence de ces familles logées dans des demeures extra-primitives, perdues dans la montagne et obligées de tirer leur subsistance uniquement du domaine exploité.

Comme il se doit en pays catholique, les Baraques sont placées sous la protection d'une grande croix en bois érigée sur une éminence à quelques pas des maisonnettes. Tout à côté se voit une gouille d'eau boueuse, repaire d'algues vertes, de têtards et autres bêtes ; c'est un des abreuvoirs de l'alpage. Des baraquettes voisinent ; l'une était un four à cuire le pain, l'autre un poulailler. Car avant la guerre et pendant plusieurs années, les Baraques furent habitées l'été durant par une famille de braves et honnêtes bûcherons, et dame, il fallait bien avoir de quoi vivre : du pain, des œufs pour servir de savoureuses omelettes aux touristes suisses qui se rendaient aux Baraques en excursion. On leur vendait aussi du vin, de ce gros rouge du Jura qui, comme disait l'autre, est bon « en mangeant » mais pas « en buvant » ! Les Baraques réalisent un coin de nature d'une tranquillité, d'une paix absolue. Les autos, motos et autres véhicules ne sauraient y accéder. Aussi vous n'y verrez jamais comme c'est le cas dans région du Marchairuz, des Montagnes-de-Bière, etc. des familles pique-niquant à proximité de l'auto, sur des chaises pliantes entourant une table du même système, apportées dans la voiture. Actuellement les promeneurs qui s'en vont aux Baraques sont rares. Il en allait autrement jadis. Peu à peu notre population s'est désaffectionnée de cette contrée de Derrière-le-Risoud pourtant bien intéressante sous divers rapports, pour se porter sur les « Montagnes-de-Devant », savoir la région du Mont-Tendre où chaque été voit s'édifier une ou plusieurs cabanes.

En hiver une solitude complète règne sur les Baraques, et dans les nuits claires il y fait un froid terrible. En effet, le site, en forme de baignoire, réalise un de ces creux de froid où se rassemble et stagne l'air refroidi descendu des hauteurs et dont la température s'abaisse encore par rayonnement. Les rares skieurs qui passent dans ces parages sont assurés de ne pas « coller », à moins que le temps ne soit au « doux ».

Ainsi que je l'ai dit, les Baraques ne sont accessibles qu'à pied. Les chemins qui y conduisent sont nombreux et variés mais tout de même pas faciles à démêler, la frontière franchie, pour qui n'est pas familiarisé avec la topographie des lieux. Nos gens s'y rendent d'ordinaire en utilisant le Chemin-des-Mines qui part du Solliat et dont l'intérêt historique est bien connu. On sait que jadis et jusqu'au début du XIXe siècle, la Vallée possédait une industrie sidérurgique primitive qui utilisait le minerai de fer exploité en divers endroits pour en fabriquer des outils aratoires, des clous, etc. Des gisements de ce genre existaient au Risoud et on voit encore aujourd'hui, à la frontière même, des creux d'où l'on tirait le minerai. Le Chemin-des-Mines passe auprès et probablement a-t-il été non pas construit mais tracé pour l'évacuation du minerai. Son nom s'explique donc facilement.

Au Chemin-des-Mines on observe l'ancien poste de gendarmerie dit des Mines, édifié autrefois par l'administration cantonale pour loger les gendarmes préposés à la garde du Risoud et à la perception des droits de douane avant que la Confédération n'eût ses propres agents. Les gendarmes des Mines, comme du reste ceux du poste du Chalet-Capt situé à quelques kilomètres plus au sud-ouest, étaient de braves gens hospitaliers et accueillants aux personnes qui venaient leur rendre visite et rompre leur solitude. Parmi ces visiteurs, il s'en trouvait parfois qui se comportaient avec un sans-gêne inconcevable. Aussi un beau jour, outré des faits et gestes d'un touriste, le caporal chef de poste l'interpelle crânement et lui dit : « Ecoutez, Monsieur, le Poste-des-Mines est une demeure privée et seuls M. le préfet et M. l'inspecteur forestier ont le droit d'y entrer sans frapper ». On peut croire que l'autre se le tint pour dit !

Enfin, le 1<sup>er</sup> février 1871, par un froid sibérien et une neige profonde, plusieurs milliers d'hommes appartenant à l'armée de l'Est et refoulée vers la Suisse par les Allemands, entrèrent à la Vallée de Joux par le Chemin-des-Mines. Des témoins de l'événement sont encore vivants qui pourraient vous narrer l'état pitoyable dans lequel se trouvaient ces soldats qui ne formaient plus une troupe mais un troupeau de malheureux.

Les chemins, sentiers ou simples pistes ne manquent pas dans cette vaste contrée de Derrière-le-Risoud. Au contraire, il y en a à profusion, mais il est quasi impossible de se rendre compte où ils conduisent. En effet, tout horizon fait défaut, les points de repère manquent et le réseau des voies de communications constitue une énigme presque indéchiffrable à qui ne s'est pas familiarisé avec lui par une longue pratique. Aussi doit-on déconseiller à quiconque de s'aventurer tout seul et sans indications précises à travers ce pays où il est si facile de perdre le nord. Sans doute le promeneur égaré se retrouvera—t-il toujours, mais après avoir erré considérablement.

On atteint aussi les Baraques par le Chemin-à-la-Tante ou Chez la Tante, praticable aux autos jusqu'à la frontière. Encore un nom dont la signification n'est pas quelconque. Quant à vous l'expliquer ce serait une trop longue histoire.

Les Baraques font partie du grand alpage le Chalet-Brûlé appartenant à divers propriétaires français mais parcouru depuis très longtemps par du bétail suisse. Un bon pâturage si l'on veut, mais formé d'une infinité de passerelles noyées dans une immensité forestière, ce qui faisait dire à un fruitier fribourgeois : « Au Moléson, au moins il y a de l'espace, on voit de loin où se tient le bétail, tandis qu'ici au Chalet-Brûlé, on n'est jamais f... de savoir où il est ».

Ce Chalet-Brûlé, jadis et jusqu'à la guerre, c'était une montagne densément boisée ; partout de magnifiques massifs d'épicéas, à tel point qu'en franchissant la frontière, à la taille des arbres près, on se serait cru encore dans le Risoud. Hélas ! dans la plupart des divisions, notamment près des Baraques, on a, non pas éclairci, mais tout abattu, aussi le paysage a-t-il rapidement pris un aspect désertique. Rien en effet ne présente un aspect plus pitoyable que ces terrains brutalement déforestés avec leurs pierrailles, leurs laisines béantes d'où

jaillissent des herbes folles qui ont l'air de se demander : pourquoi n'y a-t-il plus rien au-dessus de nous. Le traitement le plus cynique, le plus odieux que l'on puisse faire subir au peuplement forestier. Il a exigé des siècles pour s'édifier et voilà tout d'un coup, on le supprime avec une brutalité inouïe. Heureusement, au Chalet-Brûlé, le sol est de roches compactes insensibles aux intempéries, donc pas de ravinement à redouter, et avec une belle persévérance la nature se met à reconstruire l'édifice abattu, car déjà ses premières forces sont à l'œuvre.

Ce coin des Baraques, il m'est familier depuis longtemps. Chaque année j'y passe une ou plusieurs fois et chaque fois j'apprécie ce qu'il y a en lui de fraîche et charmante poésie. Ainsi en est-il de nombreux sites aimés ; on les découvre, on s'y attache et on s'y rend fois après fois, toujours avec le même plaisir.

Samuel Aubert



Elles se découvrent enfin, ces merveilleuses Baraques, et surtout ce merveilleux pâturage du cœur du Risoud.